



par

Jean PAGET

SHAKESPEARE ET CALDERON

Un échec et une réussite

« Cymbeline » c'est la fantaisie féérique qui annonce, sur un mode mineur, « La Tempête ». Imogène, la fille de Cymbeline, est née d'un conte de Boccace, également née de la Cordélia du « Roi Lear ». Passionnée de surcroît, comme Juliette, et maltraitée comme Desdémone.

Se travestissant enfin, androgyne et troublante comme le beau jeune homme des « Sonnets ». Un véritable « deagest ».

On comprend qu'un tel rôle ait séduit une excellente comédienne.

Ici, Christine Fersen qui a de la beauté, de la grâce, de l'ambiguïté, et toutes les vertus, celles de la femme idéale selon Shakespeare.

Ni « Barbarelline », ni « Jodeline », mais Cymbeline, roi de Bretagne. Shakespeariciens, vous le savez : le vieux roi, Cymbeline, a un nom de timbale ou de cymbale ou de carnaval. Le titre de la pièce est aussi ambigu que le personnage de Imogène. Le tout est adorable.

Du moins, dans la traduction de

Pierre Leyris, et non dans l'adaptation de Jean-Louis Bertran. M. Bertran est, certainement un mythe inventé par M. Sarthou, le directeur du Théâtre Firmin Gémier d'Anthony. M. Sarthou nous cache sa responsabilité, c'est un modeste. Et comme je vais écrire que la traduction est exécrationnelle, c'est beaucoup de modestie perdue.

Exécrationnelle jusqu'à défigurer la pièce. Une « offenbaquerie » succède à la fascination shakespearienne. C'est la parodie qui triomphe. Le carton-pâte, le tralalaire, le mirilton et le mauvais goût. Le théâtre de banlieue a ses grandeurs (je pense à Garan), et ses facilités (je préfère ne plus nommer l'adaptateur et le metteur en scène).

M. Sarthou a certainement vu « Macbeth » au Théâtre de l'Est Parisien. Avec projections cinématographiques, bien venues, fort belles. M. Sarthou (noblesse oblige) filme Jupiter, tonnant sur les rêves de Posthumus, le malheureux époux d'Imogène. Ce devrait être le clou de la soirée, c'est un « gag ». Jupiter s'est fait la tête de M. Sarthou. C'est un bien brave homme, c'est mon euré chez les riches. Chez les subventionnés.

Le côté « western » de Shakespeare est tenu par Jean-Claude Drouot. La nature et le cheveu long. La poitrine aussi poilue que la forêt des Ardennes, et le mollet aussi frétilant que le jarret du meilleur cheval de « Black City ». Rien contre. Da-

vantage, tout à fait pour. La jeunesse et la fougue.

Puisqu'il y a, pour racheter l'adaptation, un quateron de grands acteurs (Sologne, Davy, Fersen, Drouot), parlons-en. Davy c'est Cymbeline. M. Sarthou le déguise en comique troupié. N'en parlons plus. Madeleine Sologne, la marâtre d'Imogène, semble avoir étudié Lady Macbeth chez Tania Balachova. Très bien. Des plumes un peu partout, mais pourquoi pas... Le décorateur a suivi M. Sarthou. Quant à Shakespeare, il est ailleurs, mais point ici où il est mort...

Un spectacle admirable

« Le Grand Théâtre du Monde », d'après Calderon, a été mis en scène par Victor Garcia, et joué deux fois, à Paris, dans le cadre de la Biennale. Joué par une troupe d'étudiants portugais, et pour deux rares fois, dans une traduction portugaise que je ne peux juger, ne connaissant point la langue.

Mais le spectacle est admirable. Il existe, au théâtre, quand elle est accomplie, un langage scénique universel. On y entre d'emblée. C'est le langage d'un ami, c'est un langage qui se passe de toute traduction, puisque les gestes, le rituel, l'espace, le mouvement l'expriment. C'est celui de Victor Garcia.

Le seul qui ait compris Arrabal, et donné, de Jarry, une image renouvelée, bouleversante et actuelle. Le surréalisme à

l'âge du cosmos. Le théâtre total, et le théâtre épique. Brecht et Artaud, main dans la main. Le lyrisme fou de Garcia s'empare de la masse phonique du langage, le désorganise et l'organise à nouveau. Musique, cris, images brutales et beauté. C'est un « chaos merveilleux », et prodigieusement dominé.

Calderon n'est point un prétexte. Les prières d'amour et de piété de l'ouvrage original n'interdisent pas qu'on les fasse éclater en bruits fabuleux et vides, à peine psalmodiés que déjà saisis par les angoissants vertiges d'un mouvement inexprimable où communié, peut-être, les « bonnes âmes » de Teilhard de Chardin. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, Calderon et Garcia, réconciliés, dépeignent une foire métaphysique, où, du sexe à la mort, en passant par le sexe, par la mort, et par la parole qui les magnifie ou les clôt, l'anxiété existe : elle naît du néant et y retourne, regard sans cesse recommencé que Dieu, peut-être, également, regarde.

L'auteur, Calderon, et le monde, Garcia. Je ne peux dire mieux. La « modernité » face au « mystère » médiéval, d'avant Calderon. Et sans renier le mystère, la modernité mystérieuse. Garcia est un poète, c'est-à-dire quelqu'un qui crée. Qui chante et qui envoûte au travers du mystère théâtral. Le même mystère baroque habite Calderon et Garcia. C'est le spectateur, bousculé, qui tourne, autour du plateau, comme un satellite. Faut-il que Dieu appuie sur un bouton ? Garcia y suffit.

COMBAT

18, rue du Croissant - II

8 NOVEMBRE 1967